

Walter Rosselli: «J'ai appris à ne pas trop en dire, à faire confiance au lecteur»

Tout fraîchement installé en Ajoie, depuis l'automne un peu plus précisément, l'auteur et traducteur d'origine tessinoise Walter Rosselli publie «Les saisons du Mélèze».

«Le soleil s'éveille et s'extripe vaillant des hautes crêtes qui bordent le versant opposé de la vallée. Paul-Émile-Victor, Le Petit Court et Séverin Omar au sourire vif sont assis à l'unique table de la terrasse du Mélèze.» Trio de piliers de bistrot, ils sont tous les jours au rendez-vous, les marginaux. «Le jour est jeune, le soleil est en train de se lever, comme nous l'avons dit plus haut, et compte tenu de l'heure matinale que le lecteur n'est pas en mesure de détecter avec précision ce doit être un matin de début ou de fin d'été ou de printemps bien avancé ou d'automne à peine naissant.» Une journée, une saison, une année? L'auteur maintient volontairement les repères flous. Il s'agit d'un cycle en tous les cas, un moment vécu de manière circulaire, de la terrasse du bistrot à la terrasse du bistrot. Entre ces deux points qui se rejoignent, des fragments de vie, des personnages qui entrent dans le dé-

placer deux trois réflexions que j'avais envie de placer», assume Rosselli.

Inspiré par ses souvenirs et par certains personnages qui ont habité son enfance, l'auteur met en mots l'infime changement, les hommes qui vivent et meurent. Et la nature, la montagne surtout, qui est si présente dans cette vallée encaissée des Alpes. Là où, aussi, elle s'est écroulée: «(...) la montagne le regardait, accueillante et menaçante. Elle était tombée une, deux, trois fois et qui sait combien d'autres, et elle tomberait encore comme toute montagne qui se respecte, jusqu'à ce qu'on voie peut-être la mer. Autrement, on verrait autre chose qui en vaudrait certainement la peine. L'important, c'était de ne pas se trouver au-dessous quand elle tomberait.»

Entre frugalité et abondance

C'est un coup de cœur bien tendre qui attend le lecteur qui s'aventurera entre les pages de Rosselli. Le langage est simple et économe, dans cette évocation de la vie de tous les jours. Il devient en revanche érudit, riche et démonstratif dans les paroles et les écrits des personnages. Ce contraste entre frugalité et abondance, Rosselli le maîtrise parfaitement et le met au service d'une composition marquée par une grande humilité et une fine

«**La montagne, je l'adorais dans ma jeunesse. Maintenant, je ne m'y sens plus très sûr. Quand j'ai commencé ce roman, j'avais presque une rage face à ce lieu, une rage que j'ai embellie.»**

cor, ou qui en font partie depuis longtemps. «Le Mélèze est le seul conifère chez nous qui connaît les saisons», commente l'auteur.

Montagne qui tombe

Les marginaux attablés devant leurs bières et verres de vin quotidiens de Rosselli posent un regard particulièrement instruit sur le monde. Des théories sur la politique, l'écologie, l'urbanisme... Les gens dans la marge deviennent sous cette plume des penseurs: «Excellent sens de l'observation du monde et de la bêtise de l'être humain qui évolue jusqu'à se ficher en l'air, lui et son monde, pour repartir de plus belle à une étape prétendument plus arriérée et refaire les mêmes conneries.» Les registres sont donc inversés, les conversations du café du commerce vraiment sensées: «C'était aussi un moyen pour moi de

intelligence. Tout se dit dans les silences, entre les lignes, dans la présence imposante de la montagne: «La montagne, je l'adorais dans ma jeunesse, raconte Rosselli. Maintenant, je ne m'y sens plus très sûr. Quand j'ai commencé ce roman, j'avais presque une rage face à ce lieu, une rage que j'ai embellie.» C'est doux-amer; parfois on sourit, parfois on est ému. Mais toujours dans la retenue, cette même retenue qu'ont certains personnages parfois un peu abrupts qu'on rencontre dans cette vallée, et dont Rosselli nous offre un peu d'intimité. «J'ai moi aussi appris, pendant mes premiers ateliers d'écriture, à ne pas trop en dire, à faire confiance au lecteur.»

JULIE SEURET

«Les Saisons du Mélèze», Walter Rosselli, 140 pages, Éd. Tarabuste, 2022.



C'est un coup de cœur bien tendre qui attend le lecteur qui s'aventurera entre les pages de Walter Rosselli.

PHOTO YVONNE BÖHLER